

Faits et valeurs en théorie des relations internationales : neutralité axiologique, science et réflexivité

Inanna Hamati-Ataya, American University of Beirut

Il est de coutume de considérer les Relations Internationales (RI) comme une discipline proprement anglo-saxonne, voire exclusivement américaine¹. Dans cette perspective, il est légitime de s'interroger sur les caractéristiques de l'évolution du discours et des préoccupations spécifiquement américains de ce champ disciplinaire, et sur les conséquences philosophiques, théoriques et pratiques de certains débats, dont la résolution a souvent mené à des choix épistémologiques particuliers qui ont fait des RI une discipline instrumentalement ouverte sur les autres sciences humaines et sociales, mais profondément isolée de leurs contributions les plus significatives.

La jeunesse relative des RI en tant que discipline académique qui tente constamment de redéfinir sa place au sein des autres 'sciences' explique la récurrence de quelques débats théoriques centraux dont les objets établissent souvent des lignes de fracture intellectuelle et institutionnelle durables. Nous nous intéressons ici en particulier au questionnement portant sur la problématique des valeurs – et la notion de *value-freedom*² – dans la mesure où il véhicule ou produit des positions théoriques et pratiques spécifiques qui touchent tout à la fois à la définition de la nature, de l'objet, et de l'objectif des RI, et qui participent donc de la définition de l'identité de la discipline et du rôle social de ses acteurs. L'évolution de ce débat théorique permet en effet de dégager certaines conclusions importantes pour une investigation plus subtile et plus réflexive de la problématique des valeurs en théorie des RI.

¹ Depuis l'article de Stanley Hoffmann de 1977 « An american social science: International relations », *Daedalus*, Vol. 3, p. 41-60. Voir également Crawford, Robert MA and Jarvis, DSL (dir.), *International relations – Still an american social science? Toward diversity in international thought*. Albany: State University of New York Press, 2000 ; et Steve Smith, « The United States and the discipline of international relations : 'Hegemonic country, hegemonic discipline' », *International Studies Review*, Vol. 4, No. 2, 2002.

² "Value-freedom" est l'expression d'usage dans la littérature anglophone des sciences sociales, qui correspond, de façon plus ou moins elliptique, à la "neutralité axiologique" dans son sens le plus large. Les auteurs se référant spécifiquement à la sociologie wébérienne utilisent plutôt le terme "*ethical neutrality*". La notion de *value-freedom* contient donc l'idée d'une émancipation des valeurs et de leur impact, ou d'une indépendance vis-à-vis des valeurs, et constitue donc souvent le corollaire de la notion d'objectivité scientifique.

Le Réalisme de la première génération : Une conception sceptique de la neutralité axiologique

Les Relations Internationales, qui naissent officiellement en tant que discipline académique à l'université galloise d'Aberystwyth en 1919, sont d'abord imprégnées des considérations et préoccupations pratiques et morales qui suivent la fin du premier conflit mondial et qui sous-tendent la raison d'être de la discipline en tant qu'instrument d'échange, de coopération et de pacification, telle qu'elle est conçue par ses pionniers³. La théorie des RI baigne alors dans un environnement où l'historien, le juriste et le moraliste sont les principaux auteurs et acteurs de l'activité académique, dont ils définissent le sujet, les méthodes et les objectifs. La perspective empirique est descriptive, le discours optimiste, et la méthode historique coexiste avec une exégèse des textes juridiques qui marqueront les relations européennes et internationales de l'entre-deux-guerres. La question de la neutralité axiologique est alors presque inexistante dans la littérature de l'époque, du fait même de l'objectif annoncé de la discipline, perçue comme un instrument de la paix mondiale, dans la lignée de la philosophie des Lumières et de l'idée qu'elle véhicule de la science comme outil du progrès humain. Dans le cadre peu réflexif de la philosophie libérale qui sous-tend les premières contributions théoriques de la discipline⁴, la question portant sur la nature respective des faits et des valeurs n'est pas véritablement abordée comme question ontologique centrale. C'est en vérité le discours théorique dans son ensemble qui est sous-tendu par des préoccupations normatives évidentes qui présupposent le nécessaire engagement des internationalistes dans la construction d'un ordre mondial pacifié, par le biais de l'avancée de la connaissance des problèmes internationaux, parmi lesquels la guerre est posée comme phénomène central.

Lorsque le deuxième conflit mondial éclate en 1939, la discipline est déjà intellectuellement prête à émigrer aux Etats-Unis, où les premières voix dissidentes marquent une rupture avec le ton optimiste et 'utopique' des pionniers britanniques et de ces figures politiques américaines – le Président Woodrow Wilson en particulier – qui avaient œuvré sur la scène internationale sur la base des mêmes principes. Cette dissidence, qui prône le 'réalisme' politique et cognitif, est fondamentalement ancrée dans une philosophie doublement sceptique : un *scepticisme cognitif* qui pose les limites de la connaissance humaine et qui fonde le réalisme sur une notion moins que parfaite de *l'objectivité* scientifique ; et un *scepticisme éthique* qui reconnaît les limites morales de la nature humaine et pose le conflit comme une constante – et non un accident historique – des

³ Hans J. Morgenthau et Kenneth W. Thompson (Dir.), *Principles and problems of international politics : Selected readings*. New York: Alfred A. Knopf, 1950.

⁴ A l'exception de certains auteurs influencés par la théorie Marxiste, comme John Hobson et Harold Laski.

phénomènes sociaux. Le réalisme de cette posture philosophique se traduit donc par la reconnaissance de la nature intrinsèquement ‘corrompue’ de la pensée et de l’action humaines, qui place le chercheur dans une situation existentielle telle qu’il doit objectiver autant que possible des phénomènes de puissance qui ne peuvent qu’être imparfaitement limités par le rationalisme utilitaire de la science et une philosophie pratique du moindre mal.

Ce scepticisme cognitif et la philosophie qui le sous-tend sont particulièrement bien représentés par la pensée de Hans Morgenthau, dont le Réalisme prétend à une objectivité consciente de la limitation morale et cognitive de la science. Morgenthau⁵, après Niebuhr⁶, réintroduit le tragique de la condition humaine que le rationalisme libéral des pionniers des RI avait occulté⁷. Selon lui, les « faits » ne sont pas « donnés » à l’observation, et le chercheur les construit tout autant qu’il les décrit. Le discours « objectif » est également produit et transmis dans un cadre gouverné par les relations de pouvoir, les instincts individuels de pouvoir et les utilités pratiques qui guident le développement social de la science. Bien que le Réalisme originel n’ait jamais produit une véritable sociologie des valeurs, son discours est imprégné de considérations éthiques qui limitent la notion d’objectivité et imposent une vision problématique de la neutralité axiologique : le chercheur est en effet en constante lutte contre le monde existentiel des acteurs politiques et contre ses propres passions et intérêts ; dans cette perspective, son rôle est non seulement *d’objectiver et d’expliquer* les phénomènes de puissance sur la scène internationale, mais aussi, et plus fondamentalement, de les *démasquer* et de révéler leur existence là où ils sont les moins apparents, et donc les plus dangereux. En conséquence, l’objectivité scientifique, telle qu’elle est décrite par le Réalisme, n’est pas synonyme de neutralité : le chercheur ne peut s’extraire des relations de pouvoir qu’il se propose d’objectiver, car la science elle-même leur est sujette. *L’éthique de la vérité* qui définit le rôle du chercheur s’accompagne donc nécessairement d’une *éthique de la responsabilité* à laquelle il ne peut se soustraire, et l’activité scientifique du politiste est donc fondamentalement définie comme un engagement social qui n’est pas compatible avec l’idée d’une science de la tour d’ivoire⁸. Le parcours personnel de Morgenthau lui-même⁹ illustre cette position éthique – et la

⁵ Hans J. Morgenthau, *Scientific man versus power politics*, Chicago: Chicago University Press, 5^{ème} édition 1965 [1946]; et *Politics among nations: The struggle for power and peace*, NY: Mac Graw Hill, 1993 [1948].

⁶ Reinhold Niebuhr, *Moral man and immoral society: A study in ethics and politics*, Scribener’s Sons, 1947.

⁷ On retrouve ainsi les thèmes centraux de la philosophie de Nietzsche et de Carl Schmitt, qui imprègnent largement la pensée de Morgenthau.

⁸ Hans J. Morgenthau, *Dilemmas of politics*, Chicago: University of Chicago Press, 1958; et *Truth and power*, New York: Praeger Publishers, 1970.

⁹ Christoph Frei, *Hans J. Morgenthau: An intellectual biography*, Baton Rouge: Louisiana State University, 2001; Ellen Glaser Rafshoon, “A realist’s moral opposition to war: Hans J. Morgenthau and Vietnam”, *Peace and Change*, Vol. 26, No. 1, janvier 2001, p. 55-77.

philosophie critique qui la sous-tend¹⁰ – que certains Réalistes semblent revendiquer aujourd’hui, comme en témoignent leurs interventions dans la sphère publique pour se désolidariser de la politique étrangère américaine¹¹.

Le tournant behavioraliste : La neutralité axiologique comme corollaire de l’objectivité scientifique

Cette position ne fait cependant pas l’unanimité. En vérité, les chercheurs américains qui se réclament du Réalisme (dans ses nombreuses variantes) ne se retrouvent que ponctuellement et ne partagent pas de positions philosophiques claires. Cette situation est sans doute le résultat de l’évolution des RI américaines à partir des années 1950, qui ont vu la discipline se structurer autour d’antagonismes profonds, issus de la fameuse Révolution Behavioraliste, qui lance le non moins fameux « deuxième débat » des RI. Le débat porte principalement sur la nature de la connaissance scientifique proprement dite, et s’ancre donc dans la philosophie de la connaissance et de la science. Bien que les internationalistes de l’époque n’aient pas tous une maîtrise égale des instruments et arguments théoriques issus de cette discipline, ils s’engagent néanmoins dans ce débat dont les enjeux dépassent de loin les simples considérations théoriques, philosophiques ou existentielles qui semblent les motiver. En effet, au-delà de la réflexion proprement épistémologique qui structure logiquement le débat, les facteurs institutionnels exercent une influence certaine sur les motivations individuelles et collectives de ces acteurs¹². Néanmoins, au niveau théorique, l’histoire disciplinaire retiendra la division profonde entre les « scientifiques » et

¹⁰ Pour une relecture du Réalisme de Morgenthau, voir entre autres Michael C. Williams, « Why ideas matter in international relations: Hans Morgenthau, classical realism, and the moral construction of power politics », *International Organization*, Vol. 58, Automne 2004, p. 633-665; Michael C. Williams, *The realist tradition and the limits of international relations*, Cambridge: Cambridge University Press, 2005; Michael C. Williams (dir.) *Realism reconsidered: The legacy of Hans J. Morgenthau*, Oxford: Oxford University Press, 2007; Murielle Cozette « Reclaiming the critical dimension of realism: Hans J. Morgenthau and the ethics of scholarship », *Review of International Studies*, Vol. 34, 2008, p. 5-27.

¹¹ Voir en particulier la lettre ouverte de 33 Réalistes contre l’intervention américaine en Irak, publiée dans le *New York Times* du 26 septembre 2002.

¹² Cette dimension exogène est importante dans la mesure où elle structure non seulement les choix de nombreux internationalistes (qui peuvent difficilement s’extraire des logiques d’acquisition de fonds pour leurs recherches et autres logiques de recrutement), mais aussi le fonctionnement des RI américaines en tant qu’institution. Les relations qu’entretiennent les universités et centres de recherche avec les agences gouvernementales et les corporations s’élargissent à partir des années 1960, et influencent largement la définition de l’identité sociale de la discipline et de ses acteurs. Les effets de cette familiarité et des intérêts communs qui la sous-tendent continuent de peser aujourd’hui sur la discipline, dans la mesure où peu d’internationalistes se sentent encouragés à se définir comme des philosophes, étant donné les critères de recrutement et de promotion qui sont d’usage aux Etats-Unis, et qui imposent plus ou moins explicitement l’auto-identification au statut de ‘scientifique’.

ceux qu'ils nomment les « traditionalistes »¹³, initiée par le diagnostic que donne David Easton de la science politique américaine en général, lorsqu'il annonce que le « malaise » de la discipline résulte d'une attitude anti-scientifique qui maintient le discours du chercheur dans un cadre philosophique équivoque et stérile, incapable de produire le type d'explication rigoureuse qu'offrent les *véritables* sciences – naturelles et économiques¹⁴.

Les critiques lancées par Easton sont reprises dans une large mesure par une nouvelle génération de chercheurs qui tentent de prendre leur place au sein de la nouvelle discipline des RI. Le tournant épistémologique est marqué par l'adoption d'une position positiviste due à l'égard des faits et des valeurs : d'une part, les faits sont conçus comme étant *donnés* à l'observation, et donc dotés d'une valeur objective, en tant qu'ils sont extérieurs au sujet, indépendants de son positionnement, et donc objectivables au même titre que les objets physiques du monde naturel ; d'autre part, tout ce qui ne peut être qualifié de « fait » selon cette définition est rejeté hors de l'univers ontologique de la discipline, comme autant de résidus « subjectifs » qui ne peuvent faire l'objet d'une étude objective, dans la mesure où l'on ne peut produire à leur encontre un discours universel et commun¹⁵. Bien qu'Easton lui-même soit prêt à reconnaître que les valeurs font partie intégrante du politique, il les place hors du discours de la science, définissant ainsi les limites – et donc les contours – de la nouvelle discipline, la « science du politique »¹⁶.

Les RI sont alors fortement touchées par la Révolution Behaviorale qui transforme la Science Politique américaine, cette dernière fournissant aux internationalistes les termes et la rhétorique d'un débat qui les marquera durablement. Le « deuxième débat » divise alors ses acteurs autour de certaines questions clefs, comme les critères de scientificité, les techniques méthodologiques d'épurement des faits de toute pollution axiologique, normative, ou subjective, et plus généralement, l'objectif des RI en tant que science proprement dite. Une lecture exhaustive des textes de l'époque révèle des positions diverses de part et d'autre de la ligne de rupture. L'histoire disciplinaire les a pourtant simplifiées pour faire émerger une narration quasi-univoque, entre ceux qui souhaitent *expliquer* les faits de la politique internationale en faisant apparaître leur

¹³ Deux ouvrages collectifs donnent la mesure de la dimension discursive du débat: Heinz Eulau (dir.), *Behavioralism in political science*, New York: Atherton Press, 1969; Klaus Knorr et James Rosenau (dir.) *Contending approaches to international politics*, 2^{ème} édition, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1972.

¹⁴ David Easton, *The political system: An inquiry into the state of political science*, New York: Alfred A. Knopf, 1953.

¹⁵ Robert M. A. Crawford, *Idealism and realism in international relations: Beyond the discipline*, Londres: Routledge, 2000, p. 31. Pour un compte-rendu historique de l'évolution du Behaviorisme et des débats théoriques dans la science politique américaine, voir Albert Somit et Joseph Tannehaus, *The development of american political science from Burgess to behavioralism*, Boston: Allyn and Bacon, 1967; et John G. Gunnell, *The descent of political theory: The genealogy of an American vocation*, Chicago: University of Chicago Press, 1993.

¹⁶ David Easton, op. cit., p. 221.

régularité et leurs interrelations *causales*, par le biais de méthodes quantitatives et de notions théoriques rigoureusement construites, et ceux qui rejettent l'idée que les phénomènes politiques puissent faire l'objet d'une approche scientifique sans que soient ignorées leurs caractéristiques les plus significatives et donc les plus importantes, aussi bien cognitivement que moralement. Pour ces derniers, les valeurs ne peuvent être extraites de l'univers ontologique de la discipline sans que ne soit perdue également la raison d'être de l'activité scientifique, qui ne peut que mobiliser le *jugement* du chercheur au niveau de la sélection des faits mais aussi au niveau de l'utilité de la science en général.¹⁷

Alors que le débat mobilise fortement la philosophie de la connaissance et la sociologie de la science (comme en témoignent les références multiples aux travaux de Karl Popper et de Thomas Kuhn entre autres), il est quelque peu détaché de l'évolution des débats internes à ces disciplines qui sont appelées à la rescousse. C'est en fait au moment où le positivisme connaît un déclin en Europe qu'il devient central aux Etats-Unis, donnant ainsi au débat un caractère particulier et une identité proprement américaine que Hedley Bull ne manque pas de souligner¹⁸. La victoire partielle du Behaviorisme se manifeste par la multiplication des variantes « scientifiques » dans les RI américaines, qui ne commencent à être critiquées qu'avec l'émergence de nouvelles orientations théoriques qui fragilisent le paradigme scientifique, et qui sont soutenues par un ensemble de faits empiriques qui révèlent l'inefficacité du positivisme dans la compréhension et la prévision des relations de puissance¹⁹. Au sein même de la science politique américaine, l'attitude positiviste commence à perdre de sa pertinence : l'un de ses plus farouches opposants, Leo Strauss, annonce ainsi que si le Behaviorisme a en effet réussi à réaliser le type d'objectivité scientifique que ses défenseurs recherchaient éperdument, c'est toutefois au prix d'une confusion entre *objectivité scientifique* et *neutralité éthique*, à tel point, écrit Strauss, que « l'obtusion morale » est

¹⁷ Pour quelques textes clefs du débat en RI: Raymond Aron, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales? », Hedley Bull, "International theory: the case for a classical approach" in Knorr et Rosenau (dir.), op. cité, p. 20-38; Karl Deutsch *The analysis of international relations*, 2^{ème} édition, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1978; Stanley Hoffmann, *Contemporary theory in international relations*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1960 et "Theory and international relations" in *The state of war: essays on the theory and practice of international politics*, New York: Frederick A. Praeger, 1965, p. 3-23; Morton A. Kaplan, « The new great debate: traditionalism vs. science in international relations », *World Politics*, Vol. 19, No. 1, octobre 1966, p. 1-20; Klaus Knorr et James Rosenau, « Tradition and science in the study of international politics » in Knorr et Rosenau (dir.) op. cit.

¹⁸ Hedley Bull, op. cit.

¹⁹ Sur la fragilisation du Réalisme et des approches matérialistes/positivistes, voir entre autres James Rosenau, "International Studies in a transnational world", *Millennium: Journal of International Studies*, Vol. 5, No. 1, mars 1976, p. 2-3; Chris Brown (en collaboration avec Kirsten Ainley), *Understanding international relations*, 3^{ème} édition, Londres : Palgrave Macmillan, 2005, p. 33; Paul R. Viotti et Mark V. Kauppi, *International relations theory : realism, pluralism, globalism*, New York : Macmillan Publishing Company, 1987, p. 562; Stefano Guzzini, *Realism in international relations and international political economy : The continuing story of a death foretold*, Londres : Routledge, 2002, p. 108.

devenue « la condition nécessaire de l'analyse scientifique »²⁰. Près de deux décennies après le lancement de la Révolution Behaviorale, Easton lui-même fait l'inventaire de ses faillites intellectuelles et surtout morales : dans son discours présidentiel devant l'assemblée de l'Association Américaine de Science Politique (*APSA*) en 1969, il lance un appel pour une « nouvelle révolution » dont le but serait non seulement de traiter « les problèmes du jour pour obtenir des réponses rapides et de court terme », mais également de répondre aux impératifs moraux qui accompagnent l'analyse politique. Rappelant que la connaissance enfante « la responsabilité d'agir », Easton met l'accent sur l'illusion de la *value-freedom*, si chère aux positivistes, et insiste sur la nécessité de reconnaître que la recherche en science sociale « repose [toujours] sur certains présupposés axiologiques » et que la nouvelle science politique devrait de ce fait renouer avec « les grands théoriciens politiques du passé » et s'engager de nouveau dans l'effort de « théorisation spéculative »²¹.

Le renouveau du positivisme : La clôture du débat par rejet ontologique des valeurs

La discipline se voit ainsi en proie à un éclatement de ses principes paradigmatiques, qui avaient privilégié les définitions les plus quantitatives et matérielles de la notion de puissance. Le retour de l'analyse marxiste dans ses différentes variantes produit un éclatement partiel de ces prémisses, grâce à la mobilisation théorique de la notion *d'idéologie*, et les références à la *superstructure*. En parallèle, la notion d'une connaissance « activiste » inspirée du Marxisme, qui repose sur l'idée que le rôle du chercheur n'est pas simplement de décrire le monde mais bien de le changer (l'une des idées centrales de la théorie critique), participe de la réouverture du débat sur le positionnement éthique et normatif des sciences sociales. La question de la neutralité axiologique est donc reposée, sur la base de deux questionnements : le premier est ontologique et concerne la nature des « faits » – en particulier le pouvoir – alors que le second est philosophique et concerne la valeur du discours objectif et son utilité. Plus précisément, ce n'est pas tant l'épistémologie marxiste qui pose un défi aux positions positivistes (dans la mesure où le matérialisme historique est lui-même une approche positiviste des faits sociaux), mais plutôt la qualification marxiste de l'activité scientifique : dans la mesure où cette dernière fait partie intégrante de la superstructure,

²⁰ Leo Strauss, « What is political philosophy? The problem of political philosophy », in Heinz Eulau (dir.), op. cit., p. 93-108.

²¹ David Easton, « The new revolution in political science », *American Political Science Review*, Vol. 63, 1969, 1051-1061.

elle pose de fait la nature politique – idéologique – du discours scientifique²². Cette qualification est problématique dans la mesure où elle redéfinit le discours scientifique en tant que production sociale collective, dans sa relation avec les structures de pouvoir qu'il est censé objectiver : dans cette perspective, la théorie dite critique opère une translation du questionnement puisqu'elle fait de l'objectivation des faits sociaux un fait social à part entière, de nature tout aussi *politique* que les faits matériels de la vie internationale. En faisant de la théorie un objet d'étude de la métathéorie, la théorie critique brouille les fondements épistémologiques des théories internationalistes du pouvoir, dans la mesure où le discours métathéorique, qui est construit comme un discours du *second ordre*, peut dorénavant être lui-même considéré comme un discours du *premier ordre* : en d'autres termes, un discours sur les relations internationales proprement dites.

A la lumière des développements de la théorie critique et des différents courants dits post-positivistes ou postmodernes, l'évolution des RI américaines peut paraître paradoxale. La réponse aux défis posés est en effet un plus grand cloisonnement théorique, qui peut être vu comme un retour aux présupposés positivistes de l'époque Behaviorale : Kenneth Waltz produit ainsi le texte clef du nouveau positiviste du Réalisme, et repositionne la discipline fermement sur un ensemble de certitudes visant à en préserver *l'objet d'étude* et *l'autonomie*²³. Waltz retourne en effet à une conception restreinte de la science, définie par la capacité explicative de la théorie, dont le but est d'expliquer des lois observées. L'international est conçu comme spécifique et différencié du politique, ce qui confère à la discipline une autonomie fondée sur l'exclusivité ontologique. L'objet d'étude est ainsi défini comme le « système politique international » structuré par l'anarchie et non réductible aux caractéristiques de ses composantes (les Etats) ou à leurs relations, et surtout indépendant de leurs intentions et objectifs particuliers. Le caractère matériel de l'objet d'étude et la centralité explicative de la *structure* rendent de ce fait tout questionnement sur les valeurs, idées et perceptions des acteurs non-pertinent. Dans cette variante structuraliste (ou Néoréaliste), le Réalisme de Waltz n'a plus rien en commun avec celui de Morgenthau et de la première génération d'internationalistes américains, à tel point que les manuels de RI peinent à dresser un portrait cohérent du Réalisme, surtout depuis que l'exégèse des textes fondateurs de la discipline est marquée par une relecture du Réalisme originel et une déconstruction de ses mythes fondateurs. Plus fondamentalement, Waltz opère une rupture importante dans la discipline : d'une part, ceux qui souhaitent sortir de l'éclatement méthodologique et ontologique qui avait fragilisé l'uniformité et l'autonomie des RI se rangent dans le camp néoréaliste, malgré des

²² Cf les propos de Robert Cox : « theory is always *for* someone and *for* some purpose » (souligné dans le texte), « Realism, positivism and historicism » in Robert Cox et Timothy Sinclair (dir.), *Approaches to world order*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999.

²³ Kenneth Waltz, *Theory of international politics*, Reading: Addison Wesley, 1979.

différences importantes de points de vue, qui semblent dorénavant de plus en plus surmontables²⁴; d'autre part, Waltz suscite une vague de critiques qui contribuent à rassembler les opposants des dernières décennies autour de la théorie critique et la théorie post-positiviste, rendant ainsi la rupture entre les deux camps plus significative.

Les termes de la dispute rappellent ceux du deuxième débat : d'un côté, le repositionnement sur les critères épistémologiques des sciences physiques, l'adoption d'une définition analytique et utilitaire de la théorie, la réduction de l'objet d'étude à ses dimensions les plus matérielles et les plus stato-centrées ; de l'autre, la critique des sous-entendus idéologiques que masque l'attitude positiviste, la critique de la nature déproblématisée du questionnement sur l'ordre international, doublée d'une critique de la légitimation (consciente ou inconsciente) de cet ordre²⁵. La rhétorique du débat, quant à elle, révèle des différences épistémiques telles que la notion même de débat est questionnable : Waltz refuse ainsi de reconnaître la légitimité de ses interlocuteurs, en affirmant qu'ils ne sont pas « compréhensibles » et que leur projet, si tant est qu'il soit clair et significatif, ne le concerne en rien, car il est extérieur au projet de la science proprement dite²⁶.

Les principes qui sous-tendent ce faux dialogue sont parfois implicites mais néanmoins évidents : puisque la science est par définition axiologiquement neutre, le discours scientifique doit s'éloigner de toute pollution normative ou idéologique. Pour réaliser l'objectif de la science, il suffit donc de ne plus se préoccuper de la dimension idéale et axiologique du réel, et de porter l'attention sur ce qui en constitue la matrice objective, donc matérielle²⁷. La plupart des positivistes considèrent donc qu'il suffit d'ignorer le problème des valeurs pour le résoudre ; ceux qui se préoccupent des valeurs en tant qu'objet d'étude ont bien leur place, mais ailleurs, hors de la science proprement dite (c'est à dire en philosophie), et ceux qui s'intéressent aux processus de construction du discours scientifique sont invités à débattre à d'autres niveaux, avec d'autres interlocuteurs, tels que les sociologues de la connaissance, ou les idéologues : à l'intérieur des RI, ils n'ont pas de place car ils n'ont ni interlocuteurs ni objectif commun.

²⁴ Voir en particulier le débat "néo-néo" entre les Néoréalistes et les Néolibéraux.

²⁵ Pour quelques critiques du Néoréalisme, voir, en plus des références déjà citées, Richard Ashley, « The poverty of neorealism » in Robert O. Keohane (dir.) *Neorealism and its critics*, New York: Columbia University Press, 1986, p. 255-300 ; Martin Griffiths, *Fifty key thinkers in international relations*, London: Routledge, 1999; Paul Schroeder, « Historical reality vs. neo-realist reality », *International Security*, Vol. 19, No. 1, 1994, p. 108-148; Jim George, « Of incarceration and closure: neorealism and the new/old world orders », *Millennium: Journal of International Studies*, Vol. 22, No. 2, 1993, p. 197-234.

²⁶ Cette dimension est particulièrement bien illustrée par la réponse de Waltz à la critique de Richard Ashley (op. cit.) : Kenneth Waltz, « Reflections on *Theory of international politics*: A response to my critics », in Robert Keohane (dir.), op. cit., p. 322-345.

²⁷ Sur le non-cognitivism moral du Réalisme positiviste, voir Roger Spegele, *Political realism in international theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996, p. 7.

La résolution du problème des valeurs se fait donc par l'intermédiaire de la classification de la théorie – dans son sens large – selon le critère de *l'objectif* du discours : *l'explication*, la *compréhension*, ou la réflexion *philosophique*²⁸. C'est l'objectif qui détermine, selon Waltz, la nature de l'objet d'étude : seul le système politique international défini par sa structure anarchique peut en ce sens faire l'objet d'une théorie proprement scientifique, émancipée du positionnement axiologique du chercheur, des questions normatives, et de la métaphysique du pouvoir.

Théorie critique et Constructivisme : Le retour de la problématique des valeurs

La critique à l'encontre du Néoréalisme et de son cousin Néolibéral reste relativement limitée aux Etats-Unis, du fait de la marginalisation du paradigme marxiste et de la séparation entre science et philosophie. Cette critique s'est cependant développée en un mouvement plus large – mais pas tout à fait homogène – dans la période récente, avec le développement de diverses variantes du constructivisme. La variante proposée par Alexander Wendt²⁹ est, selon l'auteur lui-même, une version modérée qui, si elle a permis de lancer un nouveau mouvement théorique, ne constitue pas nécessairement la référence des constructivistes américains. Il n'en demeure pas moins que les prémisses constructivistes communes ont contribué à éroder les dichotomies ontologiques les plus significatives, puisqu'elles s'appuient sur la notion de *construction du réel* et qu'elles établissent donc une relation bilatérale et réciproque entre le *sujet* objectivant et son *objet* d'étude.

En effet, l'idée que le réel est construit est proprement l'opposé de celle qui pose la nature « donnée » des faits et son corollaire, l'objectivité universelle de l'observateur³⁰. De plus, ce qui construit le réel, c'est un ensemble de facteurs qui opèrent au niveau individuel et collectif et qui se manifestent à diverses étapes de la construction du discours scientifique et de sa propagation. Au niveau individuel, la position du sujet, ses perceptions de la signification des types sociaux qu'il se propose d'étudier, la sélection des faits, la formulation de problèmes scientifiques et la

²⁸ Cette classification selon le critère de l'objectif est largement partagée dans la discipline, dans ses diverses variantes: « *causal theory* » contre « *value theory* » pour David Easton, op. cit.; « *problem-solving theory* » contre « *critical theory* » pour Robert Cox (op.cit.) et Kenneth Waltz (op. cit., p. 339); Stanley Hoffmann distingue quant à lui trois types de théorie: la théorie « empirique » ou « causale », la « *value theory* » ou théorie « normative » et la « *policy science* » (Stanley Hoffmann, *Contemporary theory in international relations*, p. 8) ; la dichotomie la plus contemporaine, qui correspond plus ou moins à celle proposée par Cox, oppose la théorie « explicative » à la théorie « constitutive », selon Steve Smith, « The self-images of a discipline : A genealogy of international relations theory » in Ken Booth et Steve Smith (dir.), *International relations today*, Oxford : Polity Press, 1995, p. 1-37.

²⁹ Alexander Wendt, *Social theory of international politics*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999.

³⁰ Peter Berger et Thomas Luckmann, *The social construction of reality: A treatise in the sociology of knowledge*, Garden City, NY: Doubleday & Company, Inc., 1966; John Searle, *The construction of social reality*, Nouvelle édition, Penguin, 1996.

construction ou l'adoption de concepts et de pratiques discursives sont autant de facteurs sans lesquels le discours « objectivant » ne pourrait exister, et donc sans lesquels l'objet n'existe que comme potentialité hypothétique et non absolue. Au niveau collectif, les structures culturelles, intellectuelles et proprement sociales dans lesquelles s'ancrent les efforts individuels et institutionnels des chercheurs et leur public contribuent à la définition de l'objet, de la manière légitime de l'aborder, de sa signification sociale, et de l'utilité de son étude. La spécificité des schémas linguistiques, qui structurent la formulation de problématiques scientifiques, la construction des concepts et la caractérisation des relations causales, est également un facteur important qui ôte à la science son caractère absolu ou universel, et replace le chercheur dans un univers qu'il ne peut objectiver sans remettre en question les prémisses les plus fondamentales de la connaissance³¹.

Dans cette perspective, la question de la problématique des valeurs doit être revue à deux niveaux, du fait de la double faillite de la dichotomie épistémologique entre *sujet* et *objet*, et de la dichotomie ontologique entre *faits* et *valeurs*³². Il en résulte que les problèmes de la science ne sont plus simplement considérés comme des problèmes liés à ses aspects les plus matériels ou techniques, tels que les limites physiologiques de l'appareil neurosensoriel, les limites des instruments de mesure ou encore celles de l'observation (accès aux faits, impossibilité de l'expérimentation). Les problèmes de la science sont dorénavant reconnus comme étant intrinsèques à la production de la connaissance, depuis la problématisation du réel jusqu'à la transmission sociale du savoir. La neutralité axiologique ne peut donc plus être simplement considérée comme une éthique professionnelle ou un requis méthodologique, pouvant être résolu par la stratégie de l'autruche : la reconnaissance du *fait* que l'objet est construit individuellement et collectivement rend non-pertinente et illusoire l'idée que la neutralité axiologique puisse être abordée comme un problème *technique*. Ce faisant, la classification des théories des RI selon le critère de l'objectif du discours perd de sa force argumentative : la théorie « normative », auparavant reléguée aux marges de la science proprement dite, trouve ainsi un renouveau sur la base d'une perspective nouvelle selon laquelle « toute théorie [...] est normative ».³³

³¹ Voir en particulier D.S.L. Jarvis, *International relations and the challenge of postmodernism*, Columbia: University of South Carolina Press, 2000; James Der Derian et Michael Shapiro (dir.), *International/intertextual: Postmodern readings in world politics*, Lexington, MA: Lexington Books, 1989; Nicholas Onuf, *Worlds of our Making*, Columbia: University of South Carolina Press, 1989; Friedrich Kratochvil et Yosef Lapid (dir.), *The return of culture and identity in international relations theory*, Boulder, CO: Lynne Rienner, 1996.

³² Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, Paris: Presses de Sciences Po, 2003, p. 238-239.

³³ Molly Cochran, *Normative theory in international relations: A pragmatic approach*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999, p. 1; voir également Terry Nardin, *Law, morality, and the relations of states*, Princeton,

Il n'est donc pas étonnant que l'avancée de la théorie critique *et* du postpositivisme ait contribué à faire reculer la notion de *value-freedom* en théorie des RI. A l'exception des théoriciens rationalistes de la théorie des jeux, rares sont les internationalistes qui continuent de promouvoir une version positiviste de la politique internationale, même s'ils ne l'ont toujours pas remplacée par une alternative commune solide et productive³⁴. En parallèle de cette tendance contemporaine, il faut également souligner l'intérêt pour les questions portant sur la *réflexivité* et sur l'engagement du chercheur. Le désenchantement à l'égard de la notion – et du modèle – de *value-freedom* s'est en effet logiquement accompagné d'un questionnement renouvelé sur les rapports entre l'académie et le pouvoir (public ou privé), sur la relation entre théorie et pratique, et plus généralement sur le rôle social et moral du chercheur. Bien que la tendance ne soit pas générale au point de définir l'orientation des RI américaines, la multiplication des revues académiques « dissidentes » et des réseaux transatlantiques (anglo-saxons pour la plupart, mais s'étendant dans le continent européen également) a permis l'émergence d'un ensemble non négligeable de travaux qui constituent aujourd'hui un segment important de la production théorique et empirique en RI. Les thèmes des conférences internationales organisées annuellement par l'*International Studies Association* (ISA) témoignent également de cette vague réflexive³⁵, qui doit sans doute être considérée dans le cadre des tensions internes au champ académique américain dans ses relations avec le gouvernement et son rejet massif de la politique étrangère de ce dernier³⁶.

Science, neutralité axiologique et réflexivité : Quelques conclusions pour des recherches futures

Il reste que la problématique des valeurs et la notion de *value-freedom* ne peuvent être redéfinies utilement que dans le cadre d'un projet cognitif proprement *réflexif*. Or, la réflexivité en RI n'est pas véritablement abordée en tant que problème scientifique, mais seulement en tant que

NJ: Princeton University Press, 1983; et Mervyn Frost, *Towards a normative theory of international relations: A critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 1986.

³⁴ D'où la critique de Robert Keohane à l'encontre de la théorie post-positiviste, qui n'a pas, selon lui, réussi à se définir un « programme de recherche » capable de lui octroyer une place aux côtés de la recherche empirique. Robert Keohane, « International institutions : Two approaches », *International Studies Quarterly*, Vol. 32, No. 4, 1988, p. 379-396.

³⁵ Le thème de la conférence annuelle de l'ISA pour 2010 est « Theory vs. Policy? Connecting Scholars and Practitioners »; en 2007: « Politics, Policy and Responsible Scholarship »; en 2003: « The Construction and Cumulation of Knowledge ».

³⁶ Selon l'étude réalisée par Daniel Maliniak, Amy Oakes, Susan Peterson et Michael Tierney auprès de plus de 2000 internationalistes américains, 76% d'entre eux affirmaient en 2006 avoir été opposés à « la décision des Etats-Unis d'aller en guerre avec l'Irak ». *The View from the Ivory Tower: TRIP Survey of International Relations Faculty in the United States and Canada*. <http://web.wm.edu/irtheoryandpractice/trip/surveyreport06-07.pdf?&=&svr=www>

problématique existentielle³⁷. En effet, alors que les approches constructivistes permettent le développement d'analyses qui incorporent les valeurs (en termes de perceptions des acteurs, de préférences et de normes) comme faisant partie intégrante de l'objet d'étude de l'internationaliste (au niveau *ontologique*), le problème doit encore être formulé et résolu en tant que problème *épistémologique*. Bien que ce problème ne puisse être entièrement abordé dans le cadre restreint de notre contribution, il est utile de dégager au moins quelques points importants. Une étude de l'évolution de la théorie des RI aux Etats-Unis nous informe en effet sur les problématiques récurrentes dans la discipline : deux d'entre elles semblent particulièrement importantes dans la discussion de la neutralité axiologique du discours « scientifique » et de la réflexivité de la science en général.

La première constitue un obstacle – mental et institutionnel – à l'ouverture des RI sur les sciences sociales et humaines et l'établissement d'une affiliation intellectuelle, académique et sociale qui incorporerait les RI dans un ensemble structuré par des préoccupations ontologiques communes, plutôt que par des importations utilitaires et ponctuelles de la connaissance produite en dehors des RI pour nourrir des débats internes qui semblent souvent ne concerner que les acteurs exclusifs du champ. Cet obstacle à vaincre est l'idée que l'autonomie des RI se définit par rapport *aux autres sciences humaines et sociales*. C'est en effet cette conception qui a souvent déterminé les choix épistémologiques des théoriciens de l'international, depuis le fameux deuxième débat. L'attitude réflexive nécessite au contraire que l'autonomie de la discipline soit conçue en rapport, non pas aux autres disciplines académiques, mais *aux autres « champs sociaux »*, en particulier les champs *politiques* – international et nationaux. C'est cette attitude qui est commune aux théoriciens dits critiques dans toutes les sciences sociales, et c'est elle qui est implicitement responsable de la marginalisation du discours critique dans les RI américaines. Les accusations de non intelligibilité, l'imposition de l'objectif de la science comme critère de discrimination interne qui vise à extraire la théorie critique et la métathéorie du projet des RI, sont autant de stratégies et

³⁷ Différentes conceptions de la « réflexivité » sont identifiables aujourd'hui en sciences sociales, même si peu d'entre elles sont envisagées dans le cadre d'une théorie sociale précise comme celle de Pierre Bourdieu (voir *Science de la science et réflexivité*, Paris : Raisons d'Agir, 2001 et Bourdieu et Loïc Wacquant, *An invitation to reflexive sociology*, Cambridge : Polity Press, 1992), Alvin Gouldner (*The coming crisis of western sociology*, London : Basic Books Publishers, 1970 et *For sociology : Renewal and critique in sociology today*, London : Allen Lane, 1973), Michel Foucault (*Les mots et les choses*, Paris : Gallimard, 1990) ou Anthony Giddens (*The constitution of society : Outline of the theory of structuration*, Cambridge : Polity Press, 1984). Parmi les internationalistes, les contributions sont extérieures au champ américain et la définition de la réflexivité qu'elles véhiculent ne sont pas toujours équivalentes: voir en particulier Mark Neufeld, « The reflexive turn and international relations theory », *Millennium : Journal of International Studies*, Vol. 22, p. 53-76 et Xavier Guillaume, « Reflexivity and subjectivity : A dialogical perspective for and on international relations theory », *Forum : Qualitative Social Research*, Vol. 3, No. 2).

de pratiques discursives qui tendent à prévenir le développement d'une véritable attitude réflexive, sur la base d'un cloisonnement disciplinaire qui isole les RI de leur filiation naturelle.

L'autre question importante est proprement théorique et concerne le problème posé par la dichotomie presque unanimement acceptée entre théorie explicative ou *objectiviste*, et théorie critique ou *constitutive* – et donc, par extension, entre *théorie* et *métathéorie*. Pour qu'un discours cognitif proprement réflexif puisse voir le jour, qui soit capable de réaliser une « objectivation du sujet objectivant »³⁸, il faut en effet que l'objet d'étude de la théorie objectiviste et celui de la théorie critique soient unifiés, dans le sens qu'ils soient simultanément reconnus comme étant également *significatifs* et également *politiques* pour les uns et les autres. Ce problème ne semble pourtant pas être facile à résoudre, dans la mesure où la théorie critique, de même que la théorie post-positiviste, traite souvent la théorie objectiviste comme son objet d'étude : étant donné « l'absence de reconnaissance épistémologique mutuelle »³⁹ entre ces deux camps d'internationalistes, le débat entre « objectivistes » et « constitutivistes » reste un dialogue de sourds, inefficace et stérile. Nous pensons donc que l'un des défis les plus pressants des RI est la construction d'un cadre épistémologique permettant l'objectivation des valeurs individuelles et collectives véhiculées par le discours des RI en tant que faits internationaux proprement dits⁴⁰. Pour cela, la problématique des valeurs et de la neutralité axiologique doit être revisitée à la lumière de l'avancée des nombreuses disciplines académiques qui contribuent à révéler les modes d'établissement, d'évolution et de transmission des valeurs aux différents niveaux de l'activité humaine, de la constitution des cadres de la pensée à la propagation de la science en tant qu'activité collective⁴¹. Ceci nécessite cependant la sortie des internationalistes de leur peau disciplinaire restreinte, et une appropriation décomplexée de la connaissance produite hors de leur champ. Nul doute que dans cette perspective, la sociologie européenne – et française en particulier – peut largement contribuer au renouveau paradigmatique et philosophique des RI, à condition de ne pas reproduire les stratégies visant à consacrer leur autonomisation institutionnelle.

³⁸ Dans un sens bourdieusien ou autre.

³⁹ Inanna Hamati-Ataya, « Knowing and judging in international relations theory : Realism and the reflexive challenge », à paraître dans *Review of International Studies*.

⁴⁰ En d'autres termes, que la théorie des RI devienne elle-même un objet d'étude des RI, dans la mesure où la construction du discours scientifique est sous-tendue et produite par des structures de pouvoir, et qu'elle participe également de leur maintien ou transformation.

⁴¹ Quelques contributions récentes participent de ce renouveau en RI, entre autres : Daniel S. Geller and John A. Vasquez, « The construction and cumulation of knowledge in international relations : Introduction », *International Studies Review*, Vol. 6, 2004, p. 1-6 ; Wesley W. Widmaier, « Theory as a factor and the theorist as an actor : The 'pragmatist constructivist' lessons of John Dewey and John Kenneth Galbraith », *International Studies Review*, Vol. 6, 2004, p. 427-445 ; John Agnew, « Know-where : Geographies of knowledge of world politics », *International Political Sociology*, Vol. 1, 2007, p. 130-148 ; Vincent Pouliot, « 'Subjectivism' : Toward a constructivist methodology », *International Studies Quarterly*, Vol. 51, 2007, p. 359-384.

Bibliographie

Ouvrages

- Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, Paris: Presses de Sciences Po, 2003
- Peter Berger et Thomas Luckmann, *The social construction of reality: A treatise in the sociology of knowledge*, Garden City, NY: Doubleday & Company, Inc., 1966
- Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris : Raisons d'Agir, 2001
- Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant, *An invitation to reflexive sociology*, Cambridge : Polity Press, 1992
- Chris Brown (en collaboration avec Kirsten Ainley), *Understanding international relations*, 3^{ème} édition, Londres : Palgrave Macmillan, 2005
- Molly Cochran, *Normative theory in international relations: A pragmatic approach*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999
- Robert Cox, « Realism, positivism and historicism » in Robert Cox et Timothy Sinclair (dir.), *Approaches to world order*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999, p. 49-59
- Robert M. A. Crawford, *Idealism and realism in international relations: Beyond the discipline*, Londres: Routledge, 2000
- Crawford, Robert MA and Jarvis, DSL (dir.), *International relations – Still an american social science? Toward diversity in international thought*. Albany: State University of New York Press, 2000
- James Der Derian et Michael Shapiro (dir.), *International/intertextual: Postmodern readings in world politics*, Lexington, MA: Lexington Books, 1989
- Karl Deutsch, *The analysis of international relations*, 2^{ème} édition, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1978
- David Easton, *The political system: An inquiry into the state of political science*, New York: Alfred A. Knopf, 1953
- Heinz Eulau (dir.), *Behavioralism in political science*, New York: Atherton Press, 1969
- Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris : Gallimard, 1990
- Christoph Frei, *Hans J. Morgenthau: An intellectual biography*, Baton Rouge: Louisiana State University, 2001
- Mervyn Frost, *Towards a normative theory of international relations: A critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 1986
- Anthony Giddens, *The constitution of society : Outline of the theory of structuration*, Cambridge : Polity Press, 1984
- Alvin Gouldner, *The coming crisis of western sociology*, London : Basic Books Publishers, 1970
- Alvin Gouldner, *For sociology : Renewal and critique in sociology today*, London : Allen Lane, 1973
- Martin Griffiths, *Fifty key thinkers in international relations*, London: Routledge, 1999
- John G. Gunnell, *The descent of political theory: The genealogy of an American vocation*, Chicago: University of Chicago Press, 1993
- Stefano Guzzini, *Realism in international relations and international political economy : The continuing story of a death foretold*, Londres : Routledge, 2002
- Stanley Hoffmann, *Contemporary theory in international relations*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1960

- D.S.L. Jarvis, *International relations and the challenge of postmodernism*, Columbia: University of South Carolina Press, 2000
- Klaus Knorr et James Rosenau (dir.) *Contending approaches to international politics*, 2^{ème} édition, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1972.
- Friedrich Kratochvil et Yosef Lapid (dir.), *The return of culture and identity in international relations theory*, Boulder, CO: Lynne Rienner, 1996
- Daniel Maliniak, Amy Oakes, Susan Peterson et Michael Tierney, *The View from the Ivory Tower: TRIP Survey of International Relations Faculty in the United States and Canada*. <http://web.wm.edu/irtheoryandpractice/trip/surveyreport06-07.pdf?&=svr=www>
- Hans J. Morgenthau, *Scientific man versus power politics*, Chicago: Chicago University Press, 5^{ème} édition 1965 [1946]
- Hans J. Morgenthau, *Dilemmas of politics*, Chicago: University of Chicago Press, 1958; et *Truth and power*, New York: Praeger Publishers, 1970.
- Hans J. Morgenthau, *Politics among nations: The struggle for power and peace*, NY: Mac Graw Hill, 1993 [1948].
- Hans J. Morgenthau et Kenneth W. Thompson (Dir.), *Principles and problems of international politics : Selected readings*. New York: Alfred A. Knopf, 1950.
- Terry Nardin, *Law, morality, and the relations of states*, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1983
- Reinhold Niebuhr, *Moral man and immoral society: A study in ethics and politics*, Scribener's Sons, 1947.
- Nicholas Onuf, *Worlds of our Making*, Columbia: University of South Carolina Press, 1989
- John Searle, *The construction of social reality*, Nouvelle édition, Penguin, 1996.
- Albert Somit et Joseph Tannenhaus, *The development of american political science from Burgess to behavioralism*, Boston: Allyn and Bacon, 1967
- Roger Spegele, *Political realism in international theory*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996
- Paul R. Viotti et Mark V. Kauppi, *International relations theory : realism, pluralism, globalism*, New York : Macmillan Publishing Company, 1987
- Kenneth Waltz, *Theory of international politics*, Reading: Addison Wesley, 1979
- Alexander Wendt, *Social theory of international politics*, Cambridge: Cambridge University Press, 1999.
- Michael C. Williams, *The realist tradition and the limits of international relations*, Cambridge: Cambridge University Press, 2005
- Michael C. Williams (dir.) *Realism reconsidered: The legacy of Hans J. Morgenthau*, Oxford: Oxford University Press, 2007

Chapitres d'ouvrage et articles de revue

- John Agnew, « Know-where : Geographies of knowledge of world politics », *International Political Sociology*, Vol. 1, 2007, p. 130-148
- Raymond Aron, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales? » *Revue Française de Science Politique*, Vol. 27, No. 5, octobre 1967, p. 837-861
- Richard Ashley, « The poverty of neorealism » in Robert O. Keohane (dir.) *Neorealism and its critics*, New York: Columbia University Press, 1986, p. 255-300
- Hedley Bull, « International theory: the case for a classical approach » in Klaus Knorr et James Rosenau (dir.) *Contending approaches to international politics*, 2^{ème} édition, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1972, p. 20-38

- Murielle Cozette « Reclaiming the critical dimension of realism: Hans J. Morgenthau and the ethics of scholarship », *Review of International Studies*, Vol. 34, 2008, p. 5-27
- David Easton, « The new revolution in political science », *American Political Science Review*, Vol. 63, 1969, p. 1051-1061
- Daniel S. Geller et John A. Vasquez, « The construction and cumulation of knowledge in international relations : Introduction », *International Studies Review*, Vol. 6, 2004, p. 1-6
- Jim George, « Of incarceration and closure: neorealism and the new/old world orders », *Millennium: Journal of International Studies*, Vol. 22, No. 2, 1993, p. 197-234.
- Ellen Glaser Rafshoon, « A realist's moral opposition to war: Hans J. Morgenthau and Vietnam », *Peace and Change*, Vol. 26, No. 1, janvier 2001, p. 55-77
- Xavier Guillaume, « Reflexivity and subjectivity : A dialogical perspective for and on international relations theory », *Forum : Qualitative Social Research*, Vol. 3, No. 2. www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/826/1794
- Inanna Hamati-Ataya, « Knowing and judging in international relations theory : Realism and the reflexive challenge », à paraître dans *Review of International Studies*
- Stanley Hoffmann, « Theory and international relations » in *The state of war: essays on the theory and practice of international politics*, New York: Frederick A. Praeger, 1965, p. 3-23
- Stanley Hoffmann, « An american social science: International relations », *Daedalus*, Vol. 3, 1977, p. 41-60
- Morton A. Kaplan, « The new great debate: traditionalism vs. science in international relations », *World Politics*, Vol. 19, No. 1, octobre 1966, p. 1-20
- Robert Keohane, « International institutions : Two approaches », *International Studies Quarterly*, Vol. 32, No. 4, 1988, p. 379-396
- Mark Neufeld, « The reflexive turn and international relations theory », *Millennium : Journal of International Studies*, Vol. 22, p. 53-76
- Vincent Pouliot, « 'Subjectivism' : Toward a constructivist methodology », *International Studies Quarterly*, Vol. 51, 2007, p. 359-384
- James Rosenau, « International Studies in a transnational world », *Millennium: Journal of International Studies*, Vol. 5, No. 1, mars 1976, p. 2-3
- Paul Schroeder, « Historical reality vs. neo-realist reality », *International Security*, Vol. 19, No. 1, 1994, p. 108-148
- Steve Smith, « The self-images of a discipline : A genealogy of international relations theory » in Ken Booth et Steve Smith (dir.), *International relations today*, Oxford : Polity Press, 1995, p. 1-37
- Steve Smith, « The United States and the discipline of international relations : 'Hegemonic country, hegemonic discipline' », *International Studies Review*, Vol. 4, No. 2, 2002.
- Leo Strauss, « What is political philosophy? The problem of political philosophy », in Heinz Eulau (dir.), *Behavioralism in political science*, New York: Atherton Press, 1969, p. 93-108.
- Kenneth Waltz, « Reflections on *Theory of international politics: A response to my critics* », in Robert Keohane (dir.), *Neorealism and its critics*, New York: Columbia University Press, 1986, p. 322-345.
- Wesley W. Widmaier, « Theory as a factor and the theorist as an actor : The 'pragmatist constructivist' lessons of John Dewey and John Kenneth Galbraith », *International Studies Review*, Vol. 6, 2004, p. 427-445
- Michael C. Williams, « Why ideas matter in international relations: Hans Morgenthau, classical realism, and the moral construction of power politics », *International Organization*, Vol. 58, Automne 2004, p. 633-665